

---

BON/AÏ

Yvon Brochu

# Quelles vacances !



# PROLOGUE

**ÉPUIsé, J'ENLÈVE MON TABLIER ET JE ME FAIS UN BON PETIT CAFÉ QUE JE VAIS SIROTER SUR LA TERRASSE, EN REGARDANT PASSER LES CENTAINES DE TOURISTES EN ROUTE VERS LE TRAVERSIER QUI LES MÈNERA À L'ISLE-AUX-COUDRES, EN CETTE JOURNÉE DU 7 JUILLET.**

Je ne parviens pas à croire tout ce que j'ai vécu depuis une dizaine d'années et qui m'a fait atterrir ici, dans notre petit café de Saint-Joseph-de-la-Rive, où je file le parfait bonheur.

Jamais, jamais, jamais, je n'aurais pu prévoir ce qui m'est arrivé après ce fameux été de mes 14 ans...

# Chapitre 1

## **AU SALON, C'EST LE DRAME !**

Droits comme des piquets et les nerfs à fleur de peau, Nathalie, François et moi formons un étrange trio.

— Voyons, m'man ! Les parents de Léonie veulent qu'elle vienne avec nous au chalet, les deux premières semaines de nos vacances !

— Mathieu, tu aurais dû nous en parler avant de l'inviter ! intervient mon père.

— Oui, ça, c'est bien vrai, renchérit ma mère.

Je tombe des nues.

Jusque-là, je filais le parfait bonheur.

Plus que trois jours d'école, et hier, Léonie m'apprenait que ses parents acceptaient ma proposition : m'accompagner à notre chalet d'été à Saint-Joseph-de-la-Rive. C'est un grand chalet en bois. Face au fleuve. Nous y passons presque tout l'été depuis plusieurs années. Ma mère, une enseignante, est libre

pendant les mois de juillet et d'août; quant à mon père, architecte et travailleur autonome, il fait du télétravail à l'année.

Pour eux, le chalet, c'est un endroit de rêve.

Pour moi, c'est plate à mort !

À part les bébites à quatre roues qui circulent sans arrêt dans le village pour aller prendre le traversier vers l'Isle-aux-Coudres, rien ne bouge. C'est comme si tout était figé dans le temps. Rien ne change : les hôtels, la boulangerie, les maisons, les musées, et tout le reste !

OUI, C'EST BEAU, SAINT-JOSEPH...

Mais après quatre étés, soit huit mois complets de vacances, je m'ennuie tellement que l'an dernier, en faisant une xième marche pour passer le temps, je me suis surpris à roucouler comme une tourterelle triste...

Et j'exagère à peine !

Sans compter que ma fête, le 7 juillet, je la passe toujours sans amis, ce qui pourrait être encore le cas cette année.

Quand Léonie m'a dit qu'elle viendrait au chalet, j'ai donc commencé à envisager les vacances avec un peu d'enthousiasme au lieu d'un énorme découragement. Le décor de ce petit village m'apparaissait soudain bien différent, et même plutôt romantique pour de belles balades à deux, en amoureux.

Mais pour l'instant, j'ai le moral... dans les talons !

Je rétorque à mes parents :

— Mais vous la connaissez bien, Léonie. Vous l'aimez beaucoup, vous aussi !

Je ne parviens pas à saisir la vraie raison qui les pousse à me refuser ces beaux moments que nous pourrions vivre, tous ensemble, dans cette belle nature, face au superbe fleuve Saint-Laurent. Ah ! ce que peut susciter chez moi la seule venue possible de Léonie : même Saint-Joseph-de-la-Rive pourrait se transformer en paradis, c'est pas peu dire !

— Vous racontez même à toute la famille que j'ai une blonde mignonne et tellement gentille.

Léonie va à mon école. Elle est en première secondaire. Dans une autre classe que la mienne, cependant. Avec ses beaux cheveux longs tout noirs et son grand sourire, je l'avais remarquée dès le début de l'année. Elle rit beaucoup et se retrouve souvent au centre d'un attroupement. Mais c'est sur la patinoire que je la trouve la plus séduisante. Bizarre, hein ? Pourtant, c'est la vérité ! Non, elle ne fait pas du patin de fantaisie ! Que non !

Cette année, elle a intégré mon équipe de hockey, les Cougars. Léonie ne patine pas, elle vole sur la glace. Elle réalise des feintes à faire rougir les défenseurs adverses. Elle hypnotise les gardiens de but. Et moi, elle m'hypnotisait à chaque fin de match, quand elle quittait la glace en enlevant son casque et en secouant la tête pour laisser retomber sa chevelure sur ses épaules.

Léonie est une championne : elle a terminé la saison régulière avec 18 buts.

Et moi ?

Seulement trois buts à mon actif pour toute la saison. Mais attention ! J'ai obtenu 12 passes. Pas si mal, tout de même. Tout mon problème est là, justement. Je devrais avoir comme prénom Bonàrien...

Bonàrien Légaré.

OK ! Là, j'exagère !

Je suis « très bon » dans rien, mais « pas pire » dans tout. Ce qui signifie que je me débrouille suffisamment dans n'importe quel sport ou activité pour ne pas passer pour un *poche* et éviter d'être toujours choisi le dernier quand on sépare des équipes, mais jamais je ne ferai partie des trois étoiles de quoi que ce soit...

Mes parents m'ont même payé des cours de tennis pendant plusieurs années, avec la ferme intention, j'en suis pas mal certain, de me voir performer pour vrai au moins dans une activité et prendre ainsi davantage confiance en moi. Je ne suis jamais allé plus loin que la deuxième ronde de quelque tournoi que ce soit au club de tennis... sauf ici, à Saint-Joseph, où j'ai déjà gagné le tournoi organisé par l'hôtel de la place au début de chaque mois de juillet. En fait, j'ai

gagné... en deuxième ronde : il n'y avait que deux autres participants. Et encore, ça m'a tout pris pour remporter la finale, avec un pointage de 7-6, 6-7, 7-6. Il faut croire que mon adversaire avait déjà suivi, lui aussi, quelques cours.

Quand une jolie fille comme Léonie a commencé à s'intéresser vraiment à moi, en m'invitant peu à peu à l'accompagner à diverses activités après nos matchs et en venant souvent me rejoindre à la cafétéria de l'école ainsi que dans les corridors même si je n'étais pas une vedette de quoi que ce soit, je n'ai donc pas dormi pendant des nuits.

Le dialogue de sourds se poursuit au salon :

— De quoi avez-vous peur ? que j'insiste. On couchera pas dans la même chambre...

— Baisse le ton, garçon, dit François, avec suffisamment de fermeté pour que je comprenne que si je n'obtempère pas à sa requête, l'échange sera très bref.

Parce que maman déteste nous voir, papa et moi, nous prendre aux cheveux – ce n'est peut-être pas la bonne expression à utiliser, mon père étant presque chauve... mais bon, on ne commencera pas à couper

les cheveux en quatre dans ce roman, on n'en finira jamais –, elle renchérit d'une voix chevrotante :

— Mathieu, Léonie et toi, vous n'êtes qu'en première secondaire.

J'ai soudain l'envie folle de crier : « Mais on n'est plus des bébés ! Réveillez-vous ! »

Je me calme. J'adopte un ton plus conciliant pour leur faire remarquer que, depuis que Léonie et moi sommes ensemble, ils n'ont cessé de me dire que j'avais vieilli, qu'elle et moi, on se comportait comme des jeunes « responsables », bref, comme de vrais bons ados...

Je termine donc mon plaidoyer sans faire des étincelles, pour éviter de mettre le feu aux poudres :

— Vous m'avez même laissé entendre que le fait d'avoir cette petite amie vous semblait très positif dans mon développement. Que j'étais plus confiant, tant sur la patinoire qu'à l'extérieur. Je ne me trompe pas ?

Mon regard rencontre celui de mes parents, alors que le silence perdure.

— Écoute, garçon...

Aïe !

Quand mon père emploie le mot « garçon » pour me parler, c'est que le moment est plutôt critique et que je dois me tenir les fesses serrées... et là, en moins de cinq minutes, il l'a utilisé deux fois !

Je m'attends au pire.

— Ta mère et moi, nous n'avons pas l'intention de jouer les chaperons. Et puis, euh...

— Mathieu, fait maman en coupant la parole à mon père comme si elle voulait venir à son secours, en vacances, un petit baiser par-ci par-là, on ne sait pas où ça peut mener...

— C'est toute une responsabilité que nous prendrions devant les parents de Léonie ! ajoute papa.

— Si les parents de Léonie ont accepté, c'est qu'ils vous font confiance. Vous vous connaissez très bien.

— Justement ! rétorque mon père.

Avec mon père, impossible d'avoir le dernier mot !

— Donc, c'est... non ?

Mes parents avalent de travers, puis hochent la tête simultanément.

Excédé, je lance :

— Ben moi, tout ce que je comprends, c'est que les parents de Léonie lui font confiance. Vous, pas du tout !

Je sors en trombe du salon et ferme la porte violemment. Des bruits de vitre brisée résonnent derrière moi.

Pas question de me retourner, même si je perçois quelques « Mathieu, attends... Mathieu, reviens ! »

Trop tard !

*SALUT LÉO ! PARENTS BOUCHÉS.* 

*VEULENT PAS QUE TU VIENNES AU CHALET...*

*TOUT ESSAYÉ... RIEN À FAIRE ! DÉCOURAGÉ !* 

## Chapitre 2

*SALUT LÉO ! VIENS D'ARRIVER CHALET.* **M**

*M'ENNUIE DÉJÀ.*

**L** *MOI AUSSI, MAT ! ON VA SE TEXTER SOUVENT...*

*BON COURAGE ! GROS BISOU !*

— Regarde, fiston...

*DOIS TE QUITTER. BYE !* **M**

— Charley est toujours là pour nous accueillir.

J'espère que François ne s'attend pas à ce que j'envoie la main à cet énergumène qu'il pointe du doigt.

Je ne comprends pas mon père. Ce n'est ni un romantique ni un grand sensible et pourtant, il semble ému de revoir, année après année, ce fameux grand héron qui vient *luncher* juste devant notre chalet lorsque la marée monte, comme en ce moment, alors que nous terminons d'entrer nos bagages.